

Le « loisir sérieux » Entrevue avec Robert Stebbins

Par Jean-Marc Adjizian¹, avec la collaboration de Gilles Pronovost²

Dans le domaine de la recherche en loisir, le nom de Robert A. Stebbins n'a pas besoin de présentation. Titulaire d'un doctorat en sociologie de l'Université du Minnesota, il est professeur émérite à l'Université de Calgary et rédacteur en chef adjoint des revues *Leisure* et *Voluntaristics Review: Brill Research Perspectives*. Il est l'auteur de plus de 300 articles et d'une soixantaine de livres et monographies. La plus grande partie de son travail en récréologie a porté sur les amateurs, les bénévoles de carrière, le loisir sérieux (*Serious Leisure*), le loisir purement récréatif (*Casual Leisure*) et le loisir par projet (*Project Leisure*). M. Stebbins a été président de l'Association canadienne de sociologie et d'anthropologie (ACSA) et de la Fédération canadienne des sciences sociales. Il a reçu le Prix de contributeur remarquable de l'ACSA et le Prix Marguerite-Dentinger de l'Association canadienne-française de l'Alberta. En 1999, il a été nommé « fellow » de la Société royale du Canada. Né aux États-Unis, mais citoyen canadien, il est aujourd'hui âgé de 83 ans.

Nous avons rencontré le professeur Stebbins en mars 2022 afin de discuter de son parcours, de sa perspective du loisir sérieux et de l'importance de ce concept pour les professionnels en loisir. Ce bulletin est un court résumé du généreux entretien offert par Robert A. Stebbins.

Observatoire québécois du loisir (OQL) :

Bonjour, professeur! Pouvez-vous d'abord nous dire comment vous en êtes arrivé à vous intéresser au loisir en général, et au loisir sérieux en particulier?

Robert Stebbins (RS) : Ce n'était pas du tout dans mes projets. Quand je suis arrivé à l'Université du Texas en 1973, qui venait de m'embaucher comme professeur de sociologie, le directeur du département, qui avait un faible pour les arts, m'a demandé si j'étais intéressé à préparer une présentation sur la sociologie de l'art à un colloque régional de sociologues. Je lui ai répondu que je serais heureux de le faire, mais, en moi-même, je me demandais si ça pouvait intéresser qui que ce soit présent à ce colloque.

J'ai néanmoins décidé de préparer quelque chose à partir de mon expérience de musicien amateur. J'ai commencé à lire des biographies et des autobiogra-

phies d'amateurs de jazz et de musique classique, et j'ai découvert une mine d'informations dans ces ouvrages. Mais j'ignorais que la sociologie n'avait même pas de définition du mot « amateur », même si c'est là une condition fort intéressante.

Au cours des années suivantes, j'ai découvert que la sociologie ne se préoccupait guère des choses positives. Elle préfère les problèmes et ignore les bonnes choses qui peuvent nous arriver. Et j'ajouterais que la plupart des sciences sociales partagent probablement ce travers.

OQL : *Comme le mot amateur n'avait pas de définition en sociologie, vous en avez proposé une?*

RS : C'était fondamental. Il fallait trouver une définition. Mais comme tout ça n'était qu'exploratoire, disons que ça n'allait être qu'un « essai de définition ». J'ai interviewé des musiciens, j'ai écrit quelques

articles, dont l'un que j'ai présenté au fameux colloque. Il était clair que c'étaient des amateurs, comme il y en a aussi dans les autres arts, les sports et même les sciences.

Au cours des années suivantes, j'ai rencontré des acteurs de théâtre, des joueurs de baseball et même des archéologues, amateurs et professionnels. Et au bout du compte – on était en 1976 –, je disposais d'une bonne quantité de matériel de recherche qui me permettait de développer une approche théorique sur des bases concrètes. J'ai par la suite déménagé au Canada pour travailler à l'Université de Calgary où j'ai poursuivi mes travaux de recherche sur le sujet avec pour études de cas des musiciens, des magiciens, des astronomes, etc. Je me suis aussi intéressé au monde de l'humour québécois, à la Ligue Nationale d'Improvisation et au bénévolat.

De ces recherches découle cette idée de loisir purement récréatif (*Casual Leisure*) et de loisir sérieux (*Serious Leisure*). Puis, en observant les gens qui font du bricolage, des casse-têtes, du bénévolat, etc., je me suis rendu compte qu'il existait une troisième forme d'engagement en loisir : le loisir de projet (*Project-based Leisure*), dans lequel le participant s'investit pleinement, mais sur un temps déterminé à l'avance par la période de pratique ou l'objectif à atteindre. Par exemple, une fois la saison des récoltes terminée, le projet de loisir qu'est le jardinage prend fin.

OQL : *De là la naissance de votre Serious Leisure Perspective (SLP).*

RS : Oui. La *SLP* se retrouve maintenant dans plus de 300 références bibliographiques. La théorie qui en émerge a donc été grandement étudiée et prend désormais une place importante dans les études en loisir.

OQL : *Pouvez-vous nous dire ce que l'on entend par « loisir sérieux » et nous expliquer comment il se différencie des autres formes de loisir?*

RS : Le loisir sérieux est caractérisé par six qualités qui le différencient du loisir purement récréatif (*Casual Leisure*) :

1) La **persévérance**, qui se définit comme le constant besoin d'améliorer nos compétences et nos connaissances de l'activité de loisir dans laquelle nous sommes engagés; c'est le contraire du loisir purement récréatif où tout nous est donné facilement comme si on entraînait dans un buffet;

2) La **carrière de loisir** dans laquelle le participant investit temps, efforts et capitaux, et qui évolue avec le temps. C'est un concept sociologique qui n'était pas utilisé dans les études en loisir, mais qui convient parfaitement à l'idée de loisir sérieux caractérisé par une certaine dévotion à l'activité;

3) L'**effort** investi par le participant dans le gain de nouvelles compétences, connaissances et expériences liées à l'activité. Un collectionneur par exemple, doit s'engager à en apprendre davantage sur les objets qu'il collectionne, sur les lieux où il peut en retrouver, sur ses capacités à négocier, etc.

4) Les **bénéfices durables** engendrés par la pratique durable d'une activité de loisir comme le développement de soi, l'enrichissement de soi, l'expression de soi, le sentiment d'accomplissement, l'image de soi et le renouvellement de soi;

5) La présence d'un **ethos**, un monde social possédant ses propres normes, valeurs, croyances et principes moraux;

6) La **construction d'une identité individuelle et sociale** par la pratique d'une activité de loisir. C'est une qualité importante du loisir sérieux, alors que de plus en plus d'individus s'identifient socialement par leur loisir. En ce sens, le loisir rattrape le travail.

Ces caractéristiques sont fondamentales pour le loisir sérieux et absentes du loisir purement récréatif. Elles sont rapidement apparues lors de mes premiers projets de recherche. Les participants affirmaient être « bons » dans ce qu'ils font et être « sérieux » dans leur démarche de loisir.

OQL : *En loisir, on utilise souvent le terme communauté lorsqu'on discute du regroupement qui entoure une activité. Vous utilisez davantage le concept de monde social. Quelle est la différence?*

RS : Cette idée de monde social m'est venue des travaux de David Unruh publiés vers la fin des années 1970 et le début des années 1980. Pour moi, le loisir c'est l'étude des loisirs. Le monde social peut être caractérisé comme étant le méso-environnement qui structure ces activités et permet la présence de micro-environnements de pratique. Il représente le lien dynamique entre les pratiquants, mais aussi entre les pratiquants et l'activité. Ces liens motivent la pratique de l'activité. Pour un musicien par exemple, ces liens peuvent être multiples : de la présence d'autres musiciens pour former un groupe ou un orchestre aux artisans qui fabriquent et réparent les instruments, en passant par les spectateurs, les gestionnaires de salles de spectacles, les techniciens de scène, etc. Chaque individu joue un rôle dans le monde social de l'activité et est nécessaire à la structure et au développement de cette activité.

OQL : *Comment peut-on alors lier le loisir sérieux et le monde social?*

RS : Plusieurs exemples peuvent illustrer à quel point les professionnels ont besoin de l'implication des amateurs afin de développer, voire de pérenniser la pratique. En astronomie par exemple, les professionnels sont très dépendants des amateurs, car ces derniers leur permettent d'avoir des données d'observation de différentes étoiles, de différents angles. Les professionnels deviennent les analystes et les amateurs, des collecteurs de données. C'est un arrangement collaboratif. Même chose chez les amateurs d'histoire avec l'étude de l'histoire locale, par exemple. Chaque pratiquant a un rôle à jouer dans la construction de ce monde social et c'est par la mise en commun des actions des pratiquants que le monde social se développe. Le monde municipal devrait d'ailleurs s'intéresser davantage à la pratique du loisir sérieux, car il y aurait énormément d'informations disponibles pouvant aider à l'aménagement des équipements, à l'innovation dans les pratiques, à l'offre de service, etc.

OQL : *Selon vous, quelles sont les grandes différences entre le loisir québécois et le loisir canadien?*

RS : La grande différence que j'ai observée, c'est dans l'événementiel. Il y a une grande tradition festivalière au Québec, que l'on pense au Festival de jazz ou à Juste pour rire. Ces événements ont joué et jouent un rôle primordial dans le développement de certaines activités de loisir, principalement centrées sur les arts. D'ailleurs, la culture et les activités culturelles illustrent également la spécificité du Québec. Pensons notamment à la Ligue Nationale d'Improvisation. Bien entendu, l'improvisation théâtrale existe ailleurs au Canada, mais elle prend une autre forme. Il existe une différence culturelle importante dans la signification de l'improvisation, perçue comme un jeu au Québec, et davantage comme un art au Canada. Cela facilite l'accessibilité de l'activité chez les amateurs. Mais cette différence entre les deux solitudes doit être explorée.

OQL : *Vous avez rédigé dernièrement un texte qui montre comment demeurer positif dans cette ère de négativité. Pouvez-vous partager avec nous votre réflexion sur ce sujet?*

RS : Je pense que la réponse réside dans les éléments positifs de notre quotidien auxquels les individus attachent davantage d'importance. Cette positivité est acquise par un meilleur équilibre entre le travail, le loisir et les obligations, par la découverte d'activités permettant le développement de soi et l'affirmation de soi, par la rencontre de l'autre et la création de nouvelles relations, et par la participation communautaire. Toutes ces routes mènent, à différents niveaux, au loisir. Être positif signifie plus qu'être heureux. C'est être dans l'action, c'est créer du positif.

Notes complémentaires sur le loisir sérieux, par Gilles Pronovost

La littérature de recherche sur le loisir abonde de termes louangeurs, et à la limite en fait l'apologie, sur le phénomène *liberté, gratuité, bonheur* et combien d'autres *bénéfices* ou *bienfaits* à l'infini attribués au loisir. Or, Michel Bellefleur a justement rappelé que le loisir pouvait aussi faire l'objet d'effets pervers². Si les travaux de Robert Stebbins n'échappent pas en partie à un tel penchant glorificateur, son projet intellectuel et scientifique est tout autre : prendre le loisir *au sérieux* en insistant sur les formes d'engagement et d'activités qui en constituent une trame fondamentale.

Robert Stebbins a démontré avec de très nombreux exemples, décrits en long et en large dans plusieurs ouvrages, que pratiquer une activité de loisir était aussi synonyme de s'engager dans une démarche structurée, souvent de longue haleine, menant à l'acquisition d'habiletés techniques, cognitives et personnelles, au développement d'habiletés sociales, dont l'aptitude à agir en groupe, à établir des relations sociales positives avec souvent des conséquences sur l'inclusion sociale et généralement une participation citoyenne enrichie.

Dans la littérature francophone, on associe généralement ce que Stebbins nomme *loisir sérieux* aux *pratiques culturelles en amateur*. La pratique en amateur se caractérise aussi par le fait que celui ou celle qui s'y adonne le fait dans un but personnel ou collectif, mais sans qu'y soit rattachée une rémunération qui en ferait un gagne-pain. Elle est à situer sur un continuum allant du simple passe-temps à une pratique professionnelle. Les limites sont difficiles à établir : l'engagement personnel peut être contraignant sans qu'y soit attaché un objectif professionnel. Il arrive que le succès mène à faire le saut dans un travail à plein temps ou encore que le pratiquant oscille entre l'amateurisme et la professionnalisation. Robert Stebbins a d'ailleurs rédigé un ouvrage qui s'attache à de telles distinctions, proposant le continuum loisir-travail plutôt que celui qui est généralement retenu dans la littérature francophone, soit le continuum amateur-professionnel.

Stebbins inclut aussi l'engagement bénévole dans son approche du loisir sérieux, ce qui est moins le cas dans la littérature francophone, laquelle a eu tendance, hélas, à détacher le bénévolat des pratiques culturelles dont il est pourtant une figure obligée.

Pour autant que je puisse en juger, la majorité de la population québécoise s'est adonnée au cours de sa vie à des pratiques culturelles en amateur si on y inclut les loisirs scientifiques et éducatifs ainsi que l'utilisation des réseaux sociaux. Le même constat peut être tiré des données américaines disponibles. C'est dire son importance dans les usages du temps libre.

En raison de la panoplie des activités parascolaires et de l'inscription des jeunes dans des cours et activités de toutes sortes, ce sont probablement environ les deux tiers des adolescents qui s'y adonnent. Les jeunes de moins de 30 ans s'avèrent la population la plus active en la matière. Par exemple, dans une enquête récente menée auprès de 1500 jeunes Québécois âgés de 15 à 29 ans, à partir d'une liste restreinte à seulement neuf activités pratiquées en amateur, on obtient un taux de participation de 68 %⁴. Si on y ajoutait les pratiques de bénévolat que retient Stebbins, le pourcentage serait encore plus élevé.

Avec les obligations professionnelles et familiales pendant la vie active, les taux chutent, certes, mais la retraite sonne souvent un nouveau départ dans les pratiques engagées.

Notes de bas de page

1. Jean-Marc Adjizian, professeur et Ph. D., Département d'études en loisir, culture et tourisme, Université du Québec à Trois-Rivières

2. Gilles Pronovost, professeur émérite, UQTR

3. *Le loisir contemporain*. Essai de philosophie sociale, Sainte-Foy, PUQ, 2002.

4. Jouer d'un instrument de musique; faire du théâtre ou de l'improvisation; faire du dessin, de la peinture ou de la sculpture; faire du chant ou de la danse; faire des activités de création assistées par ordinateur (Sondage mené en mai-juin 2022, sur le cosmopolitisme culturel chez les jeunes).